

Dans la préface de ses poésies « *Tugjinke* » (*Les Etrangères*) publiées en 1849 à Zagreb Pozza note qu'il a composé toute cette collection de poésies en Italie, de 1846 à 1848, dans les salles dorées de l'Infant de Lucques, entre des repas somptueux, entre les courses de chevaux, les sons du clavecin et la mousse scintillante du champagne. « J'espère, écrit-il, que, de même que parmi tous ces éblouissements, je n'ai pas oublié ma nation, de même celle-ci, non plus ne m'oubliera pas. Si la Slavie se souvient de sa grandeur, nous nous reverrons ; sinon, adieu patrie, et pour toujours. » Pozza traduisit en serbe un grand nombre de poésies de Leopardi. Dans la douleur patriotique du poète de Recanati, il reconnaît sa propre douleur. L'apostrophe à l'Italie :

« Quel combat, dans ces champs, livre la jeunesse italienne ? O Dieu, ô Dieu !
« Le fer italien combat pour la gloire d'autrui. »

(A che pugna in quel campi
L'Itala gioventude ? O numi, o numi,
Pugnan per altra terra itali acciari.)

lui rend plus cuisante la douleur qu'il éprouve à voir les troupes croates et serbes combattre en Italie pour une cause étrangère à la cause nationale.¹ Dans plusieurs écrits, il réclame

¹ Orsato Pozza et Antoine Kaznatchitch firent leurs premières armes de journalistes dans la feuille triestine